




**REPORTAGE
CONGO**



C'est ici, dans l'hôpital de Panzi, à Bukavu, que le médecin soigne les Congolaises dont la vie a basculé sur une route, sur le chemin de l'école, aux champs, dans leur village. L'établissement a été créé en 1996 alors que la guerre commençait à secouer la région du Kivu.



Dr Denis Mukwege
“À CÔTÉ
DE CES FEMMES
JE ME SENS
TOUT PETIT”



Depuis quinze ans, dans l'est de la République démocratique du Congo, le lauréat du prix Sakharov 2014 répare les victimes de crimes sexuels. Au péril de sa vie. Nous l'avons suivi dans son hôpital et nous avons recueilli le témoignage de ses patientes.

PAR LAURENCE DURIEU. PHOTOS : ÉDOUARD ELIAS/
GETTY IMAGES POUR VSD



“J'AIDE À RENAÎTRE DES FEMMES DÉSHUMANISÉES. C'EST C

1



3





COMME SI J'ACCOUCHAIS DES ADULTES"

Dr Mukwege

2

« Les corps ne sont pas des champs de bataille ! », s'insurge le praticien (1). Plus qu'un hôpital, Panzi est un refuge, une cité qui accueille les enfants nés de viols (2), et qui sont parfois rejetés. On y trouve la force de se remettre debout grâce aux soins (3) mais aussi par la parole, le chant (4), la prière, l'apprentissage.



"JE NE SUIS PLUS"

« Il y a trois mois, nous avons marché quatre heures, avec mon mari et ma belle-mère, de Kamituga, à 180 kilomètres de Bukavu, jusqu'aux champs, pour la récolte. Le lendemain matin, cinq bandits nous ont attaqués, avec un fusil et des machettes. Ils ont violé ma belle-mère puis moi, devant mon mari attaché. Le plus méchant a enfoncé un bâton dans ma belle-mère. Des passants nous ont emmenés dans un centre de santé mais elle est morte le soir. Après les funérailles, mon mari m'a chassée. Je suis arrivée à Panzi avec mes deux enfants il y a trois semaines. Je ne suis plus. Je n'arrive plus à marcher mais on ne peut pas me faire de radio car je suis enceinte de trois mois. Je ne voulais pas de cet enfant mais les femmes, ici, me donnent du courage. Plus tard, je ne sais pas ce que je lui dirai. »



4



“LA MORT VOUS ARRIVE D’UNE MANIÈRE OU D’UNE AUTRE, MAIS

Ce prix montre que le monde s’intéresse à ce qui se passe au Congo, aux quinze années indescritibles que vient de vivre le pays.» Vingt-six ans après avoir distingué Nelson Mandela, le Parlement européen a décerné son prestigieux prix Sakharov pour la liberté de l’esprit au Dr Denis Mukwege. Une première pour un Congolais. Pourtant, aucune réaction du sommet de l’État, à Kinshasa, pas un mot dans les médias. « Une désinformation qui traduit le mépris d’une population prise en otage. Leur silence est comme un cri de peur », dénonce celui qui a prédit une « erreur historique » en cas de tentative de bricoler la Constitution pour que le président Kabila puisse briguer un nouveau mandat en 2016.

Le gynéco-obstétricien se souvient comme si c’était hier. En 1999, après que la guerre au Rwanda a débordé au Kivu, dans l’est de la République démocratique du Congo (RDC), il découvre une patiente mutilée. L’homme est dense, économe de mots, la voix est lasse mais la colère est forte. « La vision de cette dame violée par un groupe de soldats, à 500 mètres d’ici, blessée par balles, ne me quitte pas. J’ai pensé à l’acte isolé d’un barbare mais quelques mois plus tard, nous avions accueilli quarante-cinq victimes, s’indigne le médecin. Violer c’est nier l’humanité de l’autre mais lui introduire des objets tranchants, des pieux, des branches, des tessons de bouteille, de la soude caustique, du caoutchouc brûlant ou le canon d’un fusil non pas pour la tuer mais pour démolir son appareil génital et la traumatiser psychologiquement, durablement : c’est une stratégie de destruction planifiée. Pas le fait de pulsions sexuelles. » Il dit avoir mis du temps à le réaliser : « En massacrant avec une extrême violence, parfois en public, le pilier familial qu’est la femme, l’homme doit réaliser qu’il se détruit lui-même. C’est une attaque contre notre humanité. Des enfants soldats, recrutés

par des bandes armées qui les terrorisent, qui les ont parfois forcés à torturer leur propre famille, sont envoyés comme des chiens enragés sur les civils. Ceux qui ne fuient pas n’ont d’autre choix que de servir les bourreaux. » Et donc les intermédiaires de multinationales dans un pays où les règles de traçabilité des gisements de ressources précieuses ne sont pas appliquées, qui fournit 70% du coltan mondial, cet or gris indispensable à la fabrication de nos smartphones. Cette arme de guerre peu coûteuse maintient la population en esclavage économique pour mieux exploiter une des régions les plus riches de la planète, avec ses minerais, son or, ses diamants. Ici, on viole, on pille en silence.

Un sixième attentat a failli lui être fatal

Depuis ce jour de 1999, quarante mille victimes de ces viols ont été prises en charge à l’hôpital de Panzi. Au-delà de cette comptabilité morbide, le Dr Mukwege pensait avoir vu le pire : « Depuis le mois de juin, nous avons traité trente cas de moins de 5 ans, aux périnées, vagins et rectums déchirés avec parfois des pénétrations qui vont jusqu’à la cavité abdominale, comme ce bébé de 4 mois ! La technique de la destruction se peaufine en s’attaquant au don, ici sacré, de la fécondité des futures mères. » Panzi, dans son accompagnement total – « holistique » selon un terme cher à Mukwege –, physique, psy, socio-éco (alphabétisation et formation), légal ; jusqu’aux maisons de transit, les visites à domiciles ; aide les femmes à porter plainte. Mais les victimes, souvent rejetées, subissent une triple peine avec le règne de l’impunité dans cette zone de non-droit, dans ce pays où le revenu moyen par habitant est de 24 euros par mois. « Quel est le message envoyé à nos garçons et filles si la justice n’est pas rendue ? Ces criminels n’ont pas leur place dans la société. C’est facile de pointer ces agresseurs devenus des bêtes, pourtant ils sont avant tout des hommes.



Panzi, le récit de deux hommes qui luttent contre la barbarie. Par les Dr Denis Mukwege et Guy-Bernard Cadière, éd. Le Seuil



AS LA VIE, C'EST CELLE QUE L'ON SE CONSTRUIT

Dr Mukwege

C'est à nous de prendre notre destin en main mais un tribunal pénal international doit juger ces crimes, des réparations accordées. Pour se reconstruire. Ce grand bonhomme (1,89 mètre) est une montagne de courage. Un sixième attentat a bien failli lui être fatal. Le 25 octobre 2012, cinq hommes l'attendent chez lui. Une arme pointée sur sa tempe, l'autre derrière la tête, il s'évanouit de peur. Son gardien est abattu alors qu'il fait diversion. Après une enquête bâclée, un «voleur» en phase terminale du sida est arrêté. Depuis, le praticien vit reclus dans l'hôpital. Derrière des grillages, défendu par des gardes privés armés. «Je suis officiellement protégé par la Monusco [Mission de l'ONU pour la stabilisation en RDC] mais la voyez-vous? Pour bâtir un monde plus juste, ma place n'est pas ailleurs même si je ne veux pas finir en martyr. Je veux voir mes petits-enfants grandir mais j'ai mis dans la balance mon existence et celle de milliers de femmes. Elles arrivent entre la vie et la mort, totalement déshumanisées puis se remettent debout, disent "Je tiens, je suis encore là", sourient. Un prix qui n'a pas d'égal. Je me demande comment elles résistent. Elles sont mon moteur. Je me sens tout petit à côté de leur force, de leur courage. Mon travail est irrationnel, je les aide à renaître... Comme si j'accouchais des adultes. La mort vous arrive d'une manière ou d'une autre, mais la vie, c'est celle que l'on se construit. Ma foi m'aide aussi à passer six heures au bloc pour réparer des outrages commis en quelques minutes.» Ce fils de pasteur est né en 1955 dans un éden, même si le Congo était encore une colonie belge: Bukavu est au cœur de l'Afrique, avec ses lacs, ses terres fertiles où les cultures montent en terrasses jusqu'au sommet des collines. «J'ai été confronté pour la première fois à la violence à 5 ans, en 1960, lors de l'indépendance. Un missionnaire suédois a été battu par des militaires devant l'autel de l'église. Cette agression sur cette proie facile m'a marqué à vie.» Mukwege a

8 ans quand il accompagne son père, évangéliste par des Norvégiens, au chevet d'un enfant pris de convulsions. Il tient là sa vocation: il soignera les autres. «Mon père m'a insufflé la liberté. Ma mère est une forte femme, profonde, rigoureuse», résume-t-il.

Le bloc chirurgical, enclave dans les ténèbres

Pour ce bloc granitique protestant, c'est bien Dieu qui a mis le Dr Guy-Bernard Cadière sur son chemin, en 2010, avec toute son énergie, alors qu'il traversait «un moment de creux». Le Belge «Guiber» est athée, charmeur, rescapé lui aussi (d'une leucémie en 1989). Surtout, il est l'un des pionniers de la coelioscopie, qui permet d'opérer à l'aide de microcaméras et d'outils articulés introduits par de petites incisions. Aux pontes qui jugent insensé d'importer cette chirurgie trop sophistiquée en Afrique noire, Cadière répond par le système D, en se procurant par exemple dans les brasseries du coin le CO₂ indispensable aux interventions. Et lorsque ces deux hommes de bonne volonté «réparent» à quatre mains une femme massacrée, le temps s'arrête dans le bloc, comme une enclave au cœur des ténèbres. Les victimes arrivent à Panzi de tout le Kivu, parfois du Kassaï, du Katanga, et quand elles ne parviennent pas à rejoindre l'hôpital, les équipes mobiles vont jusqu'à elles. Une initiative lancée en 2011 après qu'une femme a parcouru 600 kilomètres à pied du Kassaï. Mais ici, on soigne tout, même si 99% des patients sont des femmes. Pour Esther, assistante sociale de choc, boule d'énergie bienfaitrice, le docteur «qui a choisi de rester dans l'insécurité parmi les pauvres aide le peuple congolais sans distinction de tribu ni de religion». À Panzi, pour lutter contre la stigmatisation on ne parle pas de «victimes» mais de « survivantes ». Esther, elle, les appelle les «maman chéris». À l'hôpital, les équipes

Panzi est loin d'être sinistre. Le Dr Guy-Bernard Cadière, ici au centre, au côté de son fils Benjamin, chirurgien thoracique (à g.), pilote avec son équipe sa septième mission à l'hôpital de Denis Mukwege (à dr.). À la clé: matériel, formation, techniques de pointe et fraternité.



"PAPA, TU VAS ME SOIGNER?"

«Huit hommes d'Interahamwe [milice rwandaise hutue, NDLR] m'ont violée au village, comme d'autres femmes et même des hommes, près de Buniakiri, à 80 kilomètres de Buvaku. J'ai perdu connaissance. C'était pendant la guerre, en 2004, j'étais une jeune mariée, enceinte de huit mois de mon deuxième enfant. L'enfant est sorti mort-né. Mon vagin était perforé. Je suis devenue incontinente. Tout sortait par un seul trou, je sentais tellement mauvais que personne ne restait près de moi. Deux ans plus tard, des infirmiers m'ont emmenée ici. J'ai demandé au Dr Mukwege: "Papa, tu vas me soigner? Sinon, je repars dans la forêt pour mourir comme un animal." "Il m'a opérée sept fois. Il m'a sauvée. J'avais peur de quitter Panzi. Je suis restée, mon mari et mon fils m'ont rejointe à Bukavu. Les assistantes sociales m'ont redonné le moral. Je ne peux plus mettre au monde mais je travaille ici depuis deux ans. Je balais, je torchonne et Panzi m'a prêté 1 000 dollars (803 euros) pour que j'achète un terrain, à côté de l'hôpital. J'ai de la chance. Quand les femmes arrivent